

ANATOLE SWADOCK

Animalcules



Poésie / OR EDITIONS

Préface

Dans les années 1990, Swadock le poète maudit errait dans la grande ville quand nous nous retrouvâmes. Il était un peu hagard et perdu, sentait l'alcool, et ses mots disaient le contraire de ce qu'il paraissait ressentir. Il me parla alors de poésies qu'il gardait dans des placards, entre quelques livres de grands poètes qu'il vénérât. Il semblait croire, à cette époque, que la présence de livres de littérature allait « bonifier » ses poésies, « comme un vin se bonifie en tonneaux, me dit-il, par *osmose* ». C'est de cette période troublée que nous viennent ces trois recueils de poèmes, recueils que je suis fier de vous présenter aujourd'hui.

Animalcules fut écrit entre 1995 et 1999, *Dégôts* entre 1992 et 1993 et ses *Souvenirs* datent de 1996, une année noire pour le poète. Aujourd'hui encore, il parle de ces poèmes comme d'« accidents de parcours », de « vomissures », comme si certains de ceux-là n'étaient encore que des témoignages des blessures pas-

sées. Mais le Swadock des *Trucs de bouse*¹ est bien loin. Envoyés son optimisme, sa provocation créatrice, ses jeux alcoolico-poétiques. Disparu aussi le Swadock provocant, bref et percutant des *Petits poèmes géologiques*². C'est un Swadock plus intime, meurtri que nous découvrons dans ces pages, un Swadock qui prend racine dans la vérité difficile du monde et dans l'inévitable comparaison de ses pulsions avec les choix de ceux qui l'entourent.

Si *Dégoûts* est un cri misanthropique manifeste, c'est aussi un cri de détestation de lui-même, un cri qui retentit dans l'histoire personnelle du poète, dans son immense souffrance solitaire. Swadock s'y présente en juge un peu absurde, têtue et méprisant. Son ennemi : le monde. Le poète condamne les incarnations humaines de ce monde : les gens nageant en plein compromis, les couards et les veules, les étroits d'esprit, les gens qui ont abdiqué sans même avoir mené un combat. Ce monde lui est insupportable et les mots sont son seul moyen de vomir ce qu'il n'accepte pas — encore que selon lui, même les mots suffisaient à peine pour qu'il ne sombre pas dans la folie. Certes, derrière ces vomissures, on distingue une naïveté touchante, un jugement simpliste mais intègre, comme si l'animal blessé dans le poète générerait une souffrance aveugle et déformante, masquant du monde sa beauté et sa complexité.

Animalcules est un moment de « paix intergalactique » comme il se plaît à le raconter lorsqu'il le confie. Le poète vole de mondes étranges en mondes mystérieux, trouvant dans les mots

¹Publié chez OR Editions en 2007, référence OR01.

²OR Editions, 1997, OR02.

un élan fantastique sous la croute du réel. C'est avec *Scabre*, par exemple, que nous découvrons ce Swadock voyageur interstellaire, naviguant de planète en planète, usant de mots comme combustible, volant de place en place dans tous les bouges les plus infâmes des recoins de l'univers. L'univers, le monde, c'est lui. Le marais puant de Swadock est en lui-même et, dans des fulgurances parfois peu ragoutantes, le poète se laisse aller à nous décrire ses rencontres, ses peurs ou ses voyages.

Swadock voyageur, provocateur, sensible dans ses *Souvenirs*, agresseur et combattant, torturé, combien d'adjectifs inutiles seraient nécessaires à le décrire dans toute sa complexité. Mais au lieu de de poursuivre de manière stérile la longue liste des qualificatifs à ma portée, je préfère vous laisser en compagnie de ses mots, qui sont son cœur à ce moment de sa vie. Que se taise le scribe et que le poète parle !

Gaston-Norbert Ubrab
Saint-Maximin la Sainte-Baume, janvier 2010.

Animalcules

“ Les glaces du sud. . . ”

Les glaces du sud
Aux abords des divines
Ruez chancelines
Des paris rudes

Oui-dire

Générer des sons
Aléatoirement
Pas génial
Passons

Vous m'en direz tant !

Fragments de sbires ou cataclysmes
L'enjeu de taille s'évalue à l'œil
Les rayons maudits se brisent au prisme
De verre ultime qui les accueille

Capté par la chair

Rares enfin mes cristaux se lassent
Pour jouer de leurs ailes, là-bas dans l'au-delà
Avec le temps, j'aurais consumé mes réserves de moire
Mais l'astre qui me tait m'avait dit « prend ça ! »
Pour un peu je deviendrais sentiment
Un joli tissu de gorges apprivoisées où les liquides épais
s'écoulaient dans leur ombre
Un passage satanique a avalé leur proie alors qu'ils y
coulaient
Comme un miroir avale les images des bajourées
Tout à coup c'est la pluie de feuilles de vent doré
Elle m'aveugle comme un reflux insultant les monts de
leur inactivité
Je prend les lames viles dans la face pour ressembler à
un damier
Découpé sur place par les treillis rasoirs que d'autres
avaient lancé
Je suis sur l'égal
Le marchand m'a vidé les tripes il crie à s'esgourdir les
pions
La musique entoure les jeux des lampions
Sur le seuil du crépuscule sacré
Le voilà ! Qui ? Le client
Il a sorti des dents du plus bel appareil
Un mélange corpusculaire de flatte et de meut
Il se régale de ses abominables et rutilantes paires d'yeux

Il négocie à présent le fourbe
Ma chair de damier n'en vaut-elle la peine ?
Ce charlatan lumineux fond dans ses menottes
Un concis précis de dépeçing sympathique
Énervé le chanteur aux faces qui se parlent
Pour ne parler aux autres, ils sont trop imposants
Lui assigne le prie de mes os éparpillés
A prendre ou à laisser la viande se paye
Malchanceux verdâtre qui hulule les soirs du repos des
 phoques
Il a éternué sur la marchandise
Plein de bave, souillé, je me retrouve ivre
Du sol qui se détruit et qui nous fait plonger
Dans l'abîme depuis j'erre
A la recherche des ombres de mes ombres de mes ombres
 passées
Celles qu'on m'a écartelées
Dans le royaume suicidé des vendeurs de chair

Cirrus

Les cirrus qui zigzaguent
Loin au dessus des têtes
Des endormis vagues
Comme une calme tempête

Ces cirrus centres du ciel
Balayés des vents glacés
Qui comme des alizés
Les déclinent à l'éternel

Les cirrus qui s'enroulent
Dans un vent merveille d'azur
Découlant de l'aube pure
De la brise sur la houle

Pour vanter les courbes folles
De ces gribouilles divines
Ils narguent les oboles
Et le brouillard des mines

Suppléants de liberté
Comme les sauvages degrés
Cirrus des volontés
Par les vents charriés

Vous êtes le point d'ancrage
Du ciel glacé de la hauteur
Et exempts des sales humeurs
Une ode fière au paysage

Plus fort que tous

Oh que les vents soufflent en rafale
En rade de Barfleur alors que la marée
Hurle aux pêcheurs de bien amarrer
Leur gagne-pain qui tanguent avant qu'il ne s'affale
Oh que le phare est haut sur l'horizon de feu
Quand le soleil s'aligne avec les feux cochés
On dirait dans la mer comme un œuf poché
Poussé par le vent d'ouest fou de rage et de bleu
Oh quel repos pris par les pierres
Des bâtiments lointains restant face aux jetées
Fouettés par les tempêtes qui les souillent de mer
Le granit d'océan rougit tout irisé
Oh combien le silence est chargé des embruns de mer
Et de silences lourds pleins de subtiles algues
Les forces de nature n'ont ni bien ni mal
Mais louent chaque jour le grand océan amer

Va lance va

La terre si rouge et caillouteuse
L'eau de pluie si rare
Les sources qui tarissent avec les mois
Dans les pierres que rongent les vents de sable
Les buissons peuplent ces terres agressives
Ainsi qu'orangers oliviers et vignes
Le soleil cuit ce qui sort du sol
Et le sol règne sur la patrie des secs
Où sont les eaux courantes torrents de jeunesse
Mangées par le désert devoir et loi
Le feu imprudent creuse les vals de bois
En un cimetière noir qui a odeur de messe

Aiguillage maudit

Un roman pique à risque
Ce qu'il lui reste
De dons
Qui chutent bien bas
Et sans chaux
Pensa le bien
Lointain parent

Scabre

Dans une danse charmée de scabre
Entente démoniaque aux abords de Venus
L'éventail choit sur la pente d'Arus
Qui venait enchanter les poissons macabres

Or il est une lampe qui soudain ouvre
Ses bras de merveilles aux atomes du rouge
Les agressifs lames qui brillent et la couvrent
De blessures vermeil comme de l'eau qui bouge

Le sacré devenir du palace de charmes
Est incertain soudain comme sur un coup d'aile
On y pense en vain comme la peur de l'arme
Qui coupe le scabre noir du vol d'hirondelle

On regarde de plus prêt on veut être sûr
Du dogme qui renfloue les fétus de parades
On les masque comme la sauce couvre les os fades
Des jours qui brillent en vain au fond de la saumure

Car comment penser plus loin si l'ironie s'annonce
A renfort de vent précis fanfare d'hécatombe
Les lieux vernis de bleu se couvrent alors de ronces
Et le lit béant s'ouvre en trahissant la trombe

Vous les verrez les sorcières du gîte
Tourner autour de vous derrière les colonnes
Disparaître quand vous les chercherez vite
Murmurer dans vos songes leurs faces de Gorgones

Vous crierez contre ceux qui semblent ne pas voir
Les spectres de votre antre azuré de folie
Cauchemardant la nuit comme pour votre vie
Chassant des mots volés dans les vides parloirs

En scabre comme en démente revenus
Les lieux vous sembleront jolis à nouveau
Mais votre esprit de mort a trop vu les bijoux
D'un monde de la nuit aux secondes saugrenues

Le palais de Venus n'ouvre sa place qu'au vent
Vous étiez un vivant vous voilà dans le cœur
Mer de magma qui vous porte en chaleur
Vers des plateaux déserts bien loin du vert levant

Et dans les heures qui passent vous comptez les étoiles
Ces petits points de lune qui crépitent au ciel
Les ristournes du scabre sont des biens éternels
Et l'horizon déjà les aurores vous voile

Les cursives obscures

Les cursives obscures
Qui hantent les démons des jours
Fatigués de voir paître les maudits vautours
Sur les charognes des ordures,

Ces lieux abjects où il vaut mieux
Ne pas passer
Ces rampes sont là
Avec leur chargement de béton sale

Leurs labyrinthes hérétiques
Où s'emmêlent les tubes sans fin
Quand vient la fin du jour
Le détroit redevient maudit
Pour tous les spectres aventureux
Perdus dans les pores des sous-sols
De la ville de béton.

Ici, des chiens de toute race
Viennent se délecter des audaces
Du passant qui se perd

Les lames doucement s'approchent
Des licornes transformées en trouvères.

Depuis des siècles, ces ramifications s'étendent
Sous les ruines des cités qui les captent pour elles
Toujours dans le maudit on récupère les songes
Des anciens qui criaient quand la nuit tombait.

C'est le lieu des infâmes
Joueurs de bouches, monstrueuses verrues,
Ils hantent vos dessous le lit
Et rampent aux catacombes
Dans leur domaine de nuit.

Sans parler de l'odeur
Que d'insensés humains
Ont un jour respiré devenant
Perdus pour la civilisation...

Tout ici bas rappelle les méandres
Sans joie de la patrie hautaine
Les ébats de blocs de fourmis matées
Par une instance supérieure
Mais au combien cruelle!

C'est dans le livre osseux des appâts de la nuit
Que l'on découvre enfin les restes que l'on cher-
chait.

Sont-ce les nôtres
Que déjà
Les yeux ébahis
Nous crions
Notre désir
D'en sortir

Afin que les rats rongent
Les restes poursuivis.
Une vue altière
Apporte le calme et la sérénité

Mais sous les entrailles de la terre
Et jusqu'à nous
Via les blessures innombrables
Qui ne sont que passages

Les êtres du néant surveillent les populaces
Alors que la lumière fuit.

Que penser des cités
Sans cette laide plaie
Qui s'ouvre sur le ventre
Abîme de noirceur
Et abîme de l'homme !

Allez chercher ailleurs
D'autres sinistres renommées.
On prétend qu'elles existent
Mais peut-être n'est-ce qu'un mythe.

Je vous laisse ce plaisir
Avant de plonger pour ma part
Dans l'incertain précipice
Qui bée sous mes pieds
Et qui comme une bouche
M'attire dans sa matrice.

Vais-je rejoindre
Un plaisir ultime
Un trait éjaculatoire sans fin
Annonciateur de jouissance ?

Ou bien le marais noir
Sous l'ombre des enclumes en pluie
Immergé jusqu'à l'os
Dans un torrent de liquide putride ?

Des monstres s'y agiteraient
Dans des sens giratoires complexes
Incohérents parfois pour troubler le novice
Mais si enivrant.

Je pars retrouver mon image
Dans les souterrains puants.

Je m'en remets au hasard.
Il fait résonner ma voix
Dans les couloirs sans fin

Sans fin.

Jeu lointain

I.

Les versants de la lune sont cachés par les queues de comètes
Au loin brille la défaite des armées mortes dans les marécages
du temps

Un petit vent fluet chatouille les bancs d'alouettes
Tandis que l'aurore verte compte ses amants trépassés en re-
grettant

Non loin de là hulule un verticle, drôle d'animal sur sa tête
juchée

Il pleure les planètes et les châteaux hantés
Disparus par mégarde lors d'un grand rangement

C'est maintenant que l'on provoque un état des sens
Pour pouvoir estimer un peu mieux l'échelle et ses supplices
Pour rire de se contempler comme des pois naïfs
Chargés par la lune d'une obscure mission

II.

Pourquoi insister tant
Sur les avatars
D'un astre tranchant

Le désert se peuple à mesure que le temps s'effiloche
De gros bonshommes sans âme défilent en rangs serrés parmi
 les gardes
Les antipraticiens survolent les nappes mouvantes de têtes
Pour tenter d'en extraire une information philosophique

 Pourquoi cheminer
 Sur le terrain qui dort
 Et s'enrhumer encore

Le désert est tout d'un coup vide comme l'intergalaxie
Un bruit sommaire et inconnu vient troubler le repos du dieu
Il ronfle à moins que sa propre ombre ne le trahisse
Sentant que les conditions du vent ne tarderont à s'inverser

 Pourquoi cette méfiance
 Pour un ton vif
 Et l'alter ego criffe
 Le renégat de démençe

III.

Autrefois, perdus dans une plaine servant de champ de bataille
 perpétuel
Gisaient des armes rongées par la rouille des ans
Les corps depuis bien longtemps oubliés ou dévorés
Laisaient entendre un superbe champ triste un peu lancinant

On parlait de coucous, d'horloges dont les rouages
Terrassés par l'azur, laminés par l'orage
Avaient été disséminés à travers tout l'univers
Dédale démoniaque où le chercheur se perd

Des ombres inoccupées avaient tenter de vivre
Dans l'espoir de grouper ces morceaux en dispers
Mais l'action récurrente et l'ennui s'amoncellent
Dans des forteresses imprenables

Vous les verrez ou du moins vous verrez leurs tumulus
Bâti par les mains noires des temps qui ont figé
Sous le poids des secondes, ils se sont écroulés
Laisant de belles sculptures de mots en lapsus

IV.

Dans ces grands travaux calé au fond de la mine
Un astrateur débutant fidèle au lois des mules
Chante comme un hibou craque
La perte de ses dents

Il est un des élus, est assis sur une pièce
Il ne le sais pas et qu'en a-t-il à faire
S'asseoir ou rester là ou aller ailleurs

Il est sidéré par les ramifications de la tautologie
Puis une brise hurle
Non loin des ordures qu'il chevauche
Il se soulève
Aperçoit l'emblème de la clepsydre collant les lambeaux
Il rit
Il a trouvé le sens de sa vie

V.

Un autre versant de planète
Sombé de veinures tièdes
Cache l'ancienne pâte
Des forges labyrinthiques
Rigoles d'orages

VI.

Chaque pièce de l'horloge fuit
Le destin cynique qui est de compter
Le temps poisse et tarit
Les esprits du mal prompt à dompter

La grande clepsydre tourne lentement
Envoyant ses pièces dans les univatars
Les chagrins des départs des départs
Et la chaîne inaboutie des temps

Eux

Ils sont là
Au dedans des astres
Bouffant de la tarte
Juste aux au-delà
Il est là
Si loin et si proche
Il fouille vos poches
Et vous mutilera
Ils sont là
Ils savent que c'est vain
De vouloir le bien
Mais ils sont las
Il est là
Le grand pan de lune
Qui pleure à Pamplune
L'horrible trépas
Ils sont là
Pourquoi ne font-ils rien
ceux qui ont laissé là
Les germes de la fin
Il est là
Postulé en dieu
Il chante ses aveux
De la voix du Judas
Ils sont là
Qui luttera contre

Le temps et la montre
Qui les soutiendra
Il est là
Et on l'adore encore
Malgré l'état mort
Qui est son état
Ils sont là
Vous mirant de haut
Leur dilatés nasaux
En grimace de glas
Il est là
Et ils sont si petits
A lutter contre celui
Dont ils sont le repas

Une coupe d'ombre

Une fois la gorgée descendante
L'ambre brûle mon tuyau gorgeal
En créant des concerts de râles
Superposés aux ondes éructantes

Le liquide maintenant inhale
Mes vaisseaux de bois rugueux
Où dans la pire des algues peut
Faire marcher l'ombre qui tale

Une verdure circule tout bas
Dans les veines de ma luctance
Causant myriades de démenes
Aux environs de mes abats

C'est joli ce monde qui bouge
Dans un torrent vert de rouge
Aux nobles allures de plasmelle
Toute bleue comme l'hirondelle

La farce honnête se joue à l'heure
Les fanatiques comptent les coups
Les ragonds fusent dans leur
Tanière en face de proue

Personne ne voudrait manquer
Le spectacle si bien minuté
Les goulottes se pressent pressent
Aux horizons de ma faiblesse

Je me retrouve en deux pas
Dans le jovial et vain couvercle
D'une marmite en forme de cercle
Qui rougit quand je la vouvoie

Dame souffrez
Que de la terre je baise les pieds
Alors que trop est loin perdu
Les directions de notre cru

L'espace a donc verdit
Sous l'impulsion de Mélusine
Les garces qui l'assistent rient
De la routine qui m'élimine

Les dures épreuves de la vie
Les comptes des veines ouvertes
Les pertes de la galliènie
Aussi creuses que mes pirouettes

Ce sont les sermons de demain
Ils tonneront sur mes entrailles
Petit petit courbe et caille
Le lait vaseux qui te maintient

Le flux giclant se métamorphe
Ose les yeux qui parlent fort
Dans les châteaux aux contreforts
Des abeilles qui m'apostrophent

Un peu à gauche ou bien au ciel
Les tantes se marchent sur les pattes
Criant craignant que mes vaclates
Se fondent en éternels duels

Le liquide s'estompe dans mes tempes
Le rythme se calme et je suis
Cloué par les *a priori*
Du jeu de l'huile qui décampe

Nada

I.

Le vin rouge des mioches baveux
Fait mouche dans les maisons de vieux
Les boudins et les saucissons
Que nous concupissons

II.

Rateaux et pelles pour creuser des trous
Rateaux et pelles pour combler les trous
Rateaux et pelles pour construire les châteaux
Rateaux et pelles pour les les détruire aussitôt

III.

Des cades d'autocades cadrent les escadres
Qui squattent les escouades de cades
Là où cade-ô toi cadeau escadron
Saumon à mouchettes cadetées encadenassées

IV.

Le
Méchant
Il
Revient

V.

I
L
V
A
M
E
R
E
T
R
O
U
V
E
R

Mercredi

Mercredi
Ce jour gris
Ouvert sur la ville
Grise aussi
Mercredi
Un ciel gris
Des bâtiments gris
Un monde gris
Peu de lumière sur le parvis
Une ouverture
Une fenêtre
Un ramassis
Il ne fait gris
A l'intérieur
Mais c'est aussi
Bien comme cela
Dedans c'est jaune
Un rectangle
Impertinent
De couleurs
Dans le monde gris
Oui le monde gris
Mais c'est pas si mal
Au moins c'est comme ça
Parce que les couleurs

Des faux jours
Les couleurs du dedans
C'est pas du gris
Mais c'est pis

Monde demi-plans

Une parenthèse poursuit l'embouchure
D'une vague de blé courant sur l'atmosphère
Et l'abonné des rongeurs de terre
Poursuit ses rares enquêtes n'en ayant cure
C'est l'inquisition des sables
Venus des déserts perdus des yeux
Dans les désertiques lieux
Où les sorciers cherchent l'érable
Et alors que la couleur couvre l'horizon
D'un contraste tranché impossible limite
La dualité qui courbe le sable imite
Les pleurs des cimetières de l'âme où nous giserons

Par cœurs et par sables
Les rondes d'Atmos gémissent
Et annonçant les prémisses
D'une époque qui se râle
Ils attendent la civilisation
L'œil perdu en fracture
Encensant les moutures
Des uniformes nations

Mais alors que gronde le vent des tempêtes
Les sables battant en tente qui claque
Et le brouillard solide souffle en mousse opaque
Le monde priant les cieux que cette torture s'arrête

Et quand enfin s'abat la colère des particules
De ce golem broyé qui menace et s'enfonce
Les pauvres ères s'ébrouent se frottent se poncent
Pour décoller des peaux les minérales animalcules
Le soleil brille alors sur le monde demi-plans
Le contraste revient froid sur le jour gelé
Et les dunes menacent les pas les élans
De leur sol qui dérobe le monde sous les pieds

“ Les nymphes s'accrochent aux algues... ”

Les nymphes s'accrochent aux algues
Quand vient la fin des saisons
Emportées par les tourbillons
Qui doucement les avalent
Pour les mener aux chemins de pierre
Où l'astre immobilise les rangs
De ceux qui veulent regarder dans
Les cristaux qui brûlent
Les yeux de verre

Dégôts

Aube d'une année neuve

Que d'ombres maussades envahissent les pouvoirs
De tous les êtres du monde en quête d'absolu !
L'aventure se propage par une technique nue
Qui parcourt les ères comme des longs couloirs.

Personne ne nie l'étendue désertique :
Elle est invisible voilà tout,
Et le chant des fous
Ouvre la mantisse en crique.

Que d'aurores gâchées par le bruit si soudain
Qui brûle l'envolée comme un poinçon perce,
Enfermant les parias au dedans de la herse,
Fermant château et lieu en prison de faquins.

Et que tous alors se réfugient
Dans l'abri malfaisant auteur de sombres trames ;
Les murs se lézardent sous le poids des armes
Dont le métal transpire autant qu'il ne luit.

La lumière bien cadrée par un cercle d'engeance
Fait roder la peur et ses savants atours
Alors que les gnomes assiègent les tours
D'un royaume maudit, banni par ordonnance.

Tout a été bien vite décidé :
Une sombre bataille glissant en guerre éclair,
Des chevaliers vaincus par la soudaine pagaille,
D'un joug indétectable dégustant ses victoires,
Un coup d'épée loin de toute règle connue,
Une impuissance transformée en raison
Que la vertu arrange d'une belle façon
Pour buter les vestiges
Des pauvres et fiers cocus.

Et les bases rasées serviront de fondement
A la nouvelle époque reflet de quelques hommes
Qui voulaient trop marquer de leur empreinte
Le temps jouant ruisseau les cartes et les feintes.

Au devant de ceux-là git leur conquête
Sur les menus-fretins empalés à deux sous,
Ceux qui du chef de guerre furent les gourous
Et dont le sang caillé marque la base des têtes.

Ils sont fier en regardant leur œuvre
Apologie de destruction et face d'eux-mêmes
Ne se doutant que de plus vils manœuvrent
A se payer leur tête comme une rouge gemme.

C'est le jeu rigolard du mangeur et du mangé
Qui hante bien des terrasses et moult paliers
Tournant depuis des lustres autour du flot des haines
Dans la plus pure tradition des vilénies humaines.

Claustrophobie

La recherche des notes perdues
Nous révulse les tripes
Et les oripeaux métriques
Qui mesurent les verrues
Oui, celles qui croissent en tête

A mesure que le poison gagne
Les revenants sont sages
Alors qu'on les savonne
Doctés de tendr'images
Hurlées par le glas-sonne

Celles qui gagnent les coins
Qui pourrissent dans les murs
Rendant l'esprit moins sain
Tel un parfum d'ordure

Chaque combat pèse plus
Que l'autre déjà creusé
Meurtri cassé décomposé
Je sombre dans la fosse
Sous le coup des pelletées

La cage du cerveau assure le tourment
Qui ramène ses vagues encore et encore
Elles lèchent les rivages trainant les corps
Des meurtres irrésolus des châteaux d'âmes

Lancinant les piliers se corrodent
Et les bases s'effondrent dans la pièce du fou
Mais cela renforce les barreaux du crâne
Qui scellent infiniment les pensées dans leur trou

Haro sur les vents des plénitudes
Qu'exploreraient d'autres yeux
Des silences rêvent de quitter une étuve
Où le marc trop chaud disait du mal d'eux

Les cloisons sans fenêtre qui délimitent nos champs
Nous emmurent vivants restreignant l'espace
Le vase est clos Hélas!
Et nous marinons notre jus

Comment trouver la fin de cette boucle
Qui va et vient sans départ
Je hurle alors dans le vide des étoiles
Réveiller les montagnes ainsi que leurs gaspards

Poèmes d'obscurité

I.

Les voix venues des murs
Nous montent la pression
Des milliers de pics durs
Qui grondent à l'unisson

Pour pénétrer nos crânes
Fracturer les bazars
Et gerber en notre âme
Des amas de lézards

II.

La voix des pourraves
Au secours !
L'envahisseur ensuite
Emploie les mots de défense.
Il parle de violence,
De haine azimuthale.

Et on se focalise
Sur des terrains huileux :
Aux êtres qui s'enlisent,
On jette un joint foireux.

Mais c'est là le plus dur
Que de résister à
Ces platrats d'ordures
Glapissant comme des rats.

III.

Impossible de relire
Au fou qui écrit la nuit
Il doit alors maudire
L'opprobre d'une pluie

IV.

Malaisé chenapan
Qui vole et puis s'enfuit
Vers d'autres fainéants
Qui dorment jusqu'à midi.

Il s'en faudrait de peu
Pour bâtir la nuit
Mais l'horizon, hélas,
Sous les épines a fui.

V.

Ô feuille de la nuit
Éternellement blanche
Pour qui n'a pas sommeil,
Dans le noir, seule, tu luis
Et teinte les volets d'un beau reflet soleil.

L'écrivain qui dort oubliera cette vue
Du papier blanc sur lequel l'écrit
Infiniment gratté n'a pas même apparu
Et demeure vierge de mots, d'idées, de vie.

VI.

Je ne vois pas les lignes,
Les autres me les ont prises ;
Ils me laissent là, seul,
Face à ma maladie maligne.

Les pieds aux murs, je prie
Pour qu'on m'aide enfin,
Mais dans mon dos ils rient
Se moquant de ma fin.

Les nuages courent à l'ouest

Comme un boomerang, la déception revient
Chargée d'amers goûts du soir vide
De parasites infestant les murs
Qui se noircissent sous mes yeux
A violents coups de pieds dans les plinthes.

Le Jack des westerns que j'ai oubliés
Est parti voir les aubes moins closes
Les claustrophobes contagieux zonent en quête
De proies faciles aux rumeurs qui bourdonnent
Dans les murs de mes yeux.

Les paupières se scellent sous ma conscience
Qui s'interroge — s'est-elle déjà rencontrée —
Une fois seulement dans un bar
Où on se dit tout malgré le bruit qui rend les voix
Neutres et inaudibles.

A nouveau Gnu revient comme une Walkyrie
Dégomme le Walhalla ainsi que tous les dieux
Il susurre doucement pour les gens odieux
Qui y voient une aubade à leur ego qui rit
Alors que derrière eux les murs les enferment.

Je combats le vilain qui s'insinue partout
Emporté par la fougue la plus miséreuse
Je frappe le néant. Il ne s'en rend pas compte.
J'injurie le monde qui joue au chien peureux
Devant la meute gouvernée par un fier matou.

Pourtant le salut des ciels auréolés de voiles,
Ces ciels que je possède mais qui s'enfuient quand
même
Leur bonjour au monde qui reste semblable
A ces âmes de ruines qui survivront à l'homme
Et que j'oublie soudain, assailli du mal du vide.

J'égraine lentement le chapelet des morts
Pour mieux le balancer dans des ruisseaux crasseux,
Leur cour s'enfonce dans les entrailles moites
Porteuses de germes avarés, de maladies qui mordent,
Guettant le mioche qui court à l'autre coin de rue.

Mais le vent n'est qu'illusion, les murs sont toujours là
Dedans mon crâne surtout, alors que je farfouille
En hurlant, le bruit de ces os soudés
Qui retiennent sans faille
L'objet sur lequel se concentre ma haine.

Une belle fresque sociale

C'est affolant comme ça broute
D'être ici en ce moment
Ca me fait chier, c'est affligeant
Et c'est fou ce que ça coûte
C'est l'horreur des jours répétés
A trimer bovinement
Dans un concert de larmoiements
Des petites des pas aidés
J'en ai ma claque de cette aube grise
Qui règne en maître sur le soleil
Les mines verdâtres qui défrisent
Les miroirs d'yeux et qui les rayent
Ces faces absurdes et déconfitées
Qui pavanent sous les tropiques
Et qui ramènent mollement leur frite
Ivres de leur cercueil de brique
Ras le bol des illusions qui foirent
Des spectres hideux qui parlent fort
Leurs démarches absurdes puent la mort
Et tentent de cacher leur air couard
Ras le bol des imbéciles qui tournent
Comme une mouche autour d'une merde
Qui ont tout perdu et qui encore perdent
De leur personne les ristournes
Et ils défilent en longs convois
Les bloqués de la tête en file

Se lattant à chaque croix de voix
Afin que l'intelligence s'annihile
Tout est bonheur pour ceux-là
Qui traînent leur cul sur le béton
Et quand ils se bougent pour de bon
C'est pour devenir plus cons
Bravo ! Applaudissons
Aux grands progrès de l'être humain
Qui laisse les petits malsains
Pourrir toute la chanson
Au centre du néant prions
Pour que nous n'ayons plus
A supporter tous ces couillons
Pour l'éternité

Echangerait air vicié contre oxygène

Ô vous, esprits des satans,
Voyez comme vous tourmentez les pas
Des êtres qui vous ont pourtant aidés
A libérer le fiel qui coulait sans fin
De vos bouches liquoreuses.

Mais là, au milieu des décombres,
Vous voulûtes emporter ceux qui restaient
Et réclamaient à cris de se garder contre
Une aliénation semblable au saut du fou
Quand, d'un coup d'un seul, il joue sa tête aux dés.

Les poussières que vous exhaliez,
Votre air de rassis, vos odes digestives,
Détournaient les preux chevaliers en quête d'idéal.
Maudits soyez-vous êtres informes naquit des hommes
Pour receler en vous toutes les fourberies!

Mais votre fortune s'éteignit d'elle-même
Dans le méphitique espace où elle brûlait encore
Tout en vous brûlaient haine et vengeance
Qui vous devaient faire reprendre emprise
Sur les crétins avides de vos lumières de vide.

Votre image glacée aux pédoncules de verre,
Aux crânes qui bientôt ne nous montraient plus rien,
S'éroda d'un seul coup et tomba en lambeaux
Précipitant des mots et des astres d'agressions
Que vos jours communs voyaient dégringoler.

Que restera-t-il de vous et vos empruntes
Marquées dedans les murs et les esprits déçus ?
Vos rondes prospectives chercheront-elles ailleurs
Les raisons de boucler *ad libitum*
Ou de rancune garder aux miroirs de vous ?

Il existe autre chose au delà des volumes
Qui nous cachent les choses élémentaires
Auriez-vous d'ailleurs la présence d'esprit
D'y jeter un coup d'œil avant de crever,
La bouche injurieuse et l'œil qui mord la chair ?

Une autre dimension... Mais vous êtes perdus
Dans les limbes des caniveaux qui ruissellent
Vers leur destin tragique, au fond de la poubelle,
Où gisent pèle-mêle les déchets, les ordures.
Bientôt sur votre domaine, nous règnerez en paix.

Les autres, et c'est bien nous, n'hériteront pas des des-
tinées suprêmes
Réservées aux élus qui parfois passent ici,
Mais à l'accord amiable avec les objectifs
Qu'ils avaient entendu des voix des cristaux qui chantent

Et à qui on ne raconte pas de sottises.

Tomber dans la haine est un bien piètre met
Qui pourrit dans la bouche avant qu'on régurgite ;
Il laisse sur l'esprit des pustules et irrite
Alors que les visions qui passent pleurent la beauté
Qui se farde dans un voile aux couleurs qui jaillissent.

Préoccupation de fable

Au pas d'usure comme vent de peine
Au vent des larmes d'absurdité
Au raz des vents plein de marées
Au ras la gueule à déborder

Pour d'autres cas qui entrent en vain
Dans des états loin du certain
Pour des soleils qui chantent morts
Les sales ritournelles du néant

Dans un cabas d'assise moite
Où les vains mots pourrissent toujours
Car oubliés par sédiments
De gros nabots riant en cœur

Pour des tactiques sans but
C'est le retour des mers noires
Loin est l'époque qui brille
Dans ce long et vain couloir

L'existence nous consume
D'un sol ombreux et fleuri
D'un genre nouveau véritable pâtée
Dans laquelle le temps s'embourbe

Marécageuses insensées
L'orage a goût de tourbe
Pourquoi expliquer sans cesse
Bâtir mirages et solutions

Pourquoi entrer dans cette ronde
Comme un essaim pullule sans raison
Rare est l'instant qui perce
Mais le chercher à quoi bon

Les grilles nous piègent et les herses
Nous démontrent les murs de prison
Les murs de prison

Combat

*Deux scènes en miroir
ancrées dans l'univers*

Les vils cons	Les vils cons
Nous entourent	Nous entourent
Autour là	Autour là
Ils courent	Ils courent
Comme des mouches	Comme des mouches
Reniflant	Reniflant
Les bases	Les bases
Des vies nulles	Des vies nulles
Embaumées	Embaumées
En momies	De mots vides
Ils sont là	Ils sont là
Nombreux	Nombreux
Comme des	Comme des
Fourmis	Fourmis
Et j'en ris	Et j'en ris
Et j'en ris	Et j'en ris
L'épée	L'épée
Ceinte	Ceinte
Prêt à	Prêt à
Dégainer	Dégainer
Pour	Pour
Le	Le
Combat	Combat

Re-dégringolade

C'est le retour qui tue
La vie quotidienne
Répétition de têtes
A mesure que s'outre la fête
Pourquoi parler alors
Des choses magnifiques
Des ivresses qu'on a vécues
Qui jalonnent la vie
Il n'y a de poids
Quand tout autour assimile
La grande ronde débile
Et que seul face au torrent
Des merdes de la vie
Changeant les aiguillages
Bontés des hiérarchies
Avalé par les lustres
Qu'on maudit tous les jours
Les avarices veinées
Des atroces travers
Pourquoi ne pas magnifier
Au détour des orangers
Les secs mouvements des terres
Aux terrasses caillouteuses
Pourquoi ne pas chanter
Les amis retrouvés même s'ils
Se sont autrement incarnés

Dans les lieux oubliés
Pourquoi ne pas vanter
Les beautés des montagnes
Les insectes bruissant
Sous des soleils en trombes
Pourquoi parce que l'aurore
S'est levée aujourd'hui
Sur des illusions trahies
En ombres peuplées d'horreurs
Pourquoi parce que la lutte
A repris de plus belle
Pour vider les poubelles
Où l'esprit vil chute
Pourquoi parce la guerre
Après une pause sublime
Qui s'éteint sur les cimes
Repeuple la terre

“ Les atroces monsieurs se gargarisent. . . ”

Les atroces monsieurs se gargarisent
Quand viennent les mots vides de sens
On se range sous une bannière prise
Dans les limbes que les cons pensent
Pour ordonner le monde en forces
Qui s'appuient les unes sur les autres
Toujours contre s'agresser lutter
Penser dans la boîte finie
Et contempler les astres
De sa plus sombre connerie

L'épopée de la vie formative

Au delà des cathédrales qu'ont bâties les aïeux
Rampe un conformisme de mise en mode de requin
Quand les brouillons brouillés ont des relents malsains
Et que les esprits vides encore jeunes ont goût de vieux
La poussière habite le désert de leur tête
Culminant en outil pensant argent et gloire
Ils se congratulent mollement tentent une fête
Qui leur fait oublier combien ils sont couards
Mais de rebelles point quand on tourne en plein monde
Où tout est du plus beau et du plus pur avis
Quand le temps vous entraîne vous vérifie vous sonde
Justifiant que vous faites le guignol sur le parvis
C'est un autre système de la pensée des insectes
Qui existent par la troupe et agissent sans penser
Ils ont les mouvements fiers de poupées cadencées
Et chantent au dieu fric le refrain de leur secte
Car plus que dociles serviles esclaves
Leur air caméléon les fait adorer le sensé
Qui garantit leurs bases conditionnées
Les poussant subrepticement vers la noire lave
Mais ils ne regardent pas l'ancre aux eaux bouillonnantes
Qui brûle derrière eux les milles feux de liberté
D'être dangereux d'obéissance ils se contentent
Et arborent comme des oies leur cou plein de fierté

Figure XII

La table d'à côté
Cache d'étonnantes choses
Et la prise des poses
Ont de quoi te l'ôter !

Déception

On a beau penser que l'on est seul au monde
Que rien ne doit échoir entre nos mains taries,
Qu'il est impossible de compter sur autrui
Qu'on est arrivé là dans le noir que l'on sonde

On a beau lutter à chaque heure pour une autre vie
Ou surmonter enfin les briques de solitude
A l'écart du monde noyé en interlude
Dans un désert aride où l'on voit qu'on périt

Malgré les rengaines infâmes d'un quotidien véreux
Malgré ces avertissement trop souvent répétés
La fin craque nos têtes en deux
Parties de déceptions effondrées

C'est le lot des sales jours où le ressac charrie
Des charriots d'écume comme rengaine de silence
Les mains restent abattues par une telle science
Qui comme un démon rageur nous brûle et liquéfie

Alors on passe à autre chose
Sachant que la vague coure de son venin bleuté
Que les autres sont là prêts à vous fouetter
A vous lasser la gueule de leur vertueuse glose

Mais les marques tatouent nos têtes
Et même si le con s'entête
A vouloir résister aux marées d'équilibre
Vouloir tirer don de la coupante fibre

Il lacèrera ses mains et finira comme tous
Ceux qui ont tenté et échoué
Sur la voix des illustres martyrs dont la mousse
Est balayée par le torrent des années

Point de sauvegarde rien que souffrance
Dans un plan sans merci qui tranche comme une faux
Le poids que l'on pèse dans l'atomique balance
Si court et si faible choit en porte-à-faux

Et au nom de grands mots qui polluent les ouvrages
On tuera la pensée et ses piètres esclaves
Le nez dans le ruisseaux les voyez-vous qui bavent
Le sang de leur corps caillé par la rage

Kônan galactique

Les vestiges des cités stellaires
Broyées par les dieux qui avaient bu
Bourrinées depuis l'éther
Par des dieux moins que couillus
La planète Terre et terre
Et à coups de trucs à gazer
Ils écrasent celui qui perd
Mais au centre de l'univers
Est un tueur qui bourre les dieux
D'une multitude de mâts verts
Empalant tous les envieux
Ils viennent pour voir les violences
De ceux qui abusent de leurs pouvoirs
Voir les victuailles qui pensent
Qu'ils meurent sur le butoir
A conspirer
Comme des traîtres galactiques
Leur gueule se lacère à la trique
Leur sang ne cesse d'empirer
Dégénération dans l'empire
Où ils écrasent les faibles
Le victorieux tueur de la plèbe
Vise à travers ces milliers de mires

La viande qui faisande
Que gicle les tripes de l'hyperespace
Jamais l'univers n'oubliera l'amende
Mise aux dieux par le Kônan qui passe

Incertitude

Incertitude ennemie du savoir
De la foi de l'espoir
Tu hantes et érailles
Les heures de la nuit
Lorsque tu disparais
Démon de toute heure
C'est la routine
Que tu jettes
Sur le champ de carnage
Avec ou sans toi
Nous devons lutter
Contre tes principes étroits
Bons à balayer

“ Un problème qui gêne. . . ”

Un problème qui gêne
La limitation du monde

Hypothétique changement

Un jour comme les autres résonne sous le front
Des ombres en masse figées avancent par saccades
L'élan azuré s'incarne en phantasme

Tandis que les oiseaux ont un chant soudain plus gai
On se demande ce qui se passe ou ce qui s'est passé
C'est qu'une nuit mauvaise enrobe nos étrointes

Une chaleur de feu est faussée par les secondes
D'un changement attendu et enfin arrivé
Groggy d'impatience et groggy d'amertume

Les yeux brisés par des élans contenus
Ramassent les pièces et pensent au devenir trop proche
Submergé de matériel quotidien pressé

Un peu plus loin sur le chemin
Des mots vite échangés un peu trop incertains
Des devenirs en pause qui voient que l'air ondule

Sous le vent des incertitudes des possibles
Que l'amour pourtant envisage follement
Des nappes d'eau attendent les bulles

Sabrer soit mais quoi et en attendant un peu
Trop souvent brûlés par les actes des gueux
La prudence s'impose et réfrène le pressé

Je regarde autour, je sens un peu plus le soir
Et les voitures et le béton et l'air moite et gras
Et les ombres qui passent que je devine humaines

Et les feux soudain plus rouges qu'à l'accoutumée
Étrange sensation cette perspective nouvelle
Mais elle n'a pas de fondement elle est illusoire

Je me monte la tête alors que rien n'a changé
Tout est encore potentiel comme une onde vole
On se regarde on est trois doutant doutant

Plus rien ne nous supporte on court vers le vide
Un suicide temporaire une outre qui s'éveille
Pour un moment secret entre gaité et angoisse

Demain c'est encore loin et puis non c'est là
Je me lève hagard pour un nouveau jour
Tout est si instable il reste tant à faire

Déjà nous avons changé nous sommes autres
Le chemin s'ouvre à nous alors que nous invoquons
Une méthode faite pour ne rien oublier

Partir c'était hier un rêve ce sera demain réel
Partir pour une autre étape
Venir l'inconnu d'un bond d'un seul

Au seuil de la vase glisser vers le gouffre
Précipitant les astres dans le souffre

Troupeau

L'ombre des sauvages qui gisent en petits hommes
Les fameux gentilshommes qui pourrissent nos têtes
L'enflure qui rouspète mais qui se cache comme
Un petit animal qui sent l'approche de la bête
Alors que l'aube tourne en un jour bleu
Que les satans ignorent comme s'ils étaient aveugles
Les ratatinés du bulbe crachent leurs aveux
Et crient au cœur des prés où les azurs beuglent
Car enfin est venu celui qui détruira
Le reflet des consciences d'apparat

Souvenirs

Mort

C'en est fini des appareils
Un lundi de soleil
Maudit entre tous les jours
Mon passé vermeil
Chut en plein fouet
Un coup de tête violent
Qui déchiquette tout
Et qui laisse des relents
De néant
Je ferme les yeux
En pensant à lui
Un des êtres de la terre
Que j'aimais le plus
Que j'estimais le plus
Un modèle d'un autre âge
Loin des belles vitrines
Des apparences de merde
De la connerie humaine
Des connards ultimes
Ancré à la terre
Comme une sève irrigue
Il avait vécu là
Aux Coulardiers
Aller faire peurnière
Puis panser les lapins
Aider les gamins

Être toujours là
Pas d'idéal grandiose
Pas de vains mots
Il était là, il était là
Toujours là
Pour les autres d'abord
Pour sa famille
Et pour tous les autres
Et putain
Pépé François
Comme tu me manques !
Un dernier lien à la terre
Un lien qui s'enfuit
Mais non je n'oublie pas
Que faire d'autre sinon pleurer
Sur ce temps de merde
Qui tue ceux qu'on aime
Rien n'a de goût
Je sais qu'on y peut rien
Mais c'est vraiment dur
A quoi ça sert bordel
D'écrire de vivre
pour être chaque fois déçu
Chaque fois meurtri
Rien n'est mieux que le silence
Le silence où l'on pleure
On pleure
Toutes les larmes
D'un passé fichtrement révolu

D'un présent de merde
Et d'un futur à gerber
O mon grand-père
Tu n'auras pas vu mes enfants
Mais je leur raconterai
L'histoire de ta vie
Un ouvrier agricole
Comme il 'y en a plus
Un cœur plus gros que le monde
Que des millions bâtissent
Des souvenirs fous
Qui conditionnent la vie
Et un vide immense
Qui reste béant
Béant monstrueux
Soit fier de ta lignée
Les âges t'ont gâté
Repose en paix ailleurs
Un grand-père qui ne prône rien
N'oblige à rien
Mais vivait la nature au quotidien
La terre les bois les pierres
Tout cela était à toi

Décision ?

J'ai décidé
D'émigrer
Chez ceux qui
Savent vivre
Sont-ils
Ou n'est-ce
Qu'un mirage
Lassé de
Plonger dans
La bidouille
Et les preneurs
De tête
Je saute
Avec elle
Très loin

La modification

Ce nouveau soir de transition
Une réunion entre des êtres
Des êtres incertains nageant entre deux âges
Ayant peur de l'avenir et de la vieillesse
Ou plutôt des tranches, de la tranche supérieure
Qui leur semble la limite infranchissable

Trois d'entre eux, encore jeunes
Rêvent les yeux grand ouverts
Sans comprendre le sinistre présage
Les rails qui mènent doucement au travail
Le travail et son voyage de temps
Le temps qui passe et rapproche de la mort

Eux, les jeunes, ils ont tout à apprendre
Entend-on souvent sous les toits les plus variés
Mais ne serait-ce pas seulement
Ils apprendront
La désillusion ?

Car ils n'ont qu'une différence
Avec les autres : à peine sortis de la jeunesse
— Ils y croient —
Tandis que tout le monde sait
Qu'il n'y a rien de plus à croire

Avec le temps tombe la croyance
Le temps des noirs jours sur notre horizon
Les secondes qui tonnent, lourdement
Répétant les mêmes questions
Sans cesse, sans réponse

Peut-être est-il alors
Temps de donner la vie
Pour profiter un peu
De cet œil neuf
Pour qui tout est à faire

Et quand il partira
Le vide sera là
De nouveau
Plus sombre encore
Car, d'un coup, nous serons vieux
Et plus proches de la Fin

Le temps viendra alors
Pour nous de nous divertir
Comme pour gâcher les derniers instants
A ne rien faire une fois de plus

C'est ce tableau macabre, cette absurde vie
Que ceux qui ont franchi un pas de plus ont vu
Ils sont dans la machine loin des innocentes manies
Qui les faisaient parler d'eux et des événements
Dont ils étaient le coeur

A présent, fournis dans la structure
Nous remplissons notre rôle
Et qu'advient-il de nous
Derrière les " il faut " ?

La jeunesse tout à coup a l'œil qui s'assoupit
Ces histoires sans fard l'ont bien endormie
C'est drôle, ils sont à peine plus vieux et déjà ils sont
vieux
Prosant sur leurs guerres et leurs souvenirs de groupe

La jeunesse a les yeux qui brillent
Elle voudrait se coucher mais les grands parlent encore
Déjà elle n'écoute plus leurs palabres de morts
Ils sont attelés sans espoir de quille

Ils sont dans le vrai monde
Où les problèmes croulent
Où il est impossible de vivre sans les cons
Qui pourrissent vos longues heures
De labeur.

Mais ça, on connaît
Ou plutôt, on croit connaître parce qu'on ne veut pas
connaître
Alors on continue et y croit
Tandis que les yeux plongent dans la nuit du sommeil

Les deux clans sont divisés
Les jeunes vieux pensent au lendemain
Comptant les heures qui restent
Le travail à abattre
 Il est tard c'est vrai
 Allons bonsoir bonsoir

Les jeunes jeunes se réveillent et sourient
La jeunesse rêvait qui du jeune homme qui de la jeune
 femme
Beau, belle, insouciant, insouciant
Passionnés de tendres connaissance inutiles
Des savoirs subtils et ne servant à rien
Mais qui montrent une passion si tendre et si sincère

 Les adieux se font
 Bientôt tous dormiront
Les jeunes jeunes rêvant à l'inutile
Les jeunes vieux rêvant sous la contrainte
 Ils ont changé de monde
 Seul le temps leur dira
Les mots qui font passer le sens
 A l'instar d'un éclair
Un flot de vie brutal qui justifie l'existence des mots

Loin de toi

Loin de toi tout est désert
Le silence habite cette grande maison
L'ennui absolu comme un astre puissant
Frise un temps qui se distend
En râlant de ton absence

Ton absence est maintenant deux
Presque
Ton absence est là
En moi

Ton absence me torture me hante
Moi qui n'aspire qu'à toi
Qu'à me fondre dans tes yeux
Qu'à tenir ta main
Qu'à être avec toi

Loin de toi tout est désert
Le vent gémit mais je m'en fous
J'ai tout oublié
Excepté le fait que tu n'est pas là

Tu me manques comme manquent
Les yeux à l'aveugle qui trébuche
Tu me manques comme
Un océan devenu sec d'avoir oublié de pleurer
Tu me manques comme
Une partie de moi extraite
Arrachée
Et dont la blessure saigne toujours

Chant pour Mélusine

Vain est l'aride combat des plaines salées
Vaine l'ombre tremblante de l'arbre dans la steppe
Vain le silence des glaces en vallées
Vaine l'obscur nuit des pauvres esthètes
Vain le marbre des palais déserts
Vaine la table où demeure le couvert
Vaine la sirène qui déchire la nuit
Vaine la route sombre sous la pluie
Vaine la croix et vaine la cagoule
Vain le reflet moiré qui dégoutte du vitrail
Vain le parfum de soupirail
Vaine l'onde verte d'un monde foule
Vaine l'énergie qui coule et se répand
Vains les fourmis les vautours les rampants
Vains les combats au jour du soleil
Vains les astres et leurs atours vermeils
Vaine la pluie qui ride les vagues de mer
Vains le ciel et ses odes téméraires
Vaine est la nature génératrice et foi
Vain le sinistre monument qui paraît trop froid
Vaine l'avancée vains le recul le balbutiement
Vaine la grelotte et ses vêtements
Vain est le sens le modèle vaine la quête
Vain le concept qui chante âprement
Vain est le bateau quand la nuit l'apprête
Vaine est la rosée vain est le vin

Vaine est la violence comme la gentillesse
Vain est l'action pour le fou qui paresse
Vaines sont les notions de mal et bien
Vaine l'atroce balafre la beauté sublime
Vain le chant des blâmes vaine est la rime
Vaine la création sur son char de feu
Vain l'art et encore vain l'art
Vaine la représentation bleue
Vain le grillon chantant pour la nuit tard
Vaine la forêt et ses ombres croisées
Vains le vilain canard et ses toits renouvelés
Vain l'air pur et le temps gigantesque
Vaine la source froide que la brise besque
Vain est l'ensemble le tout ultime
Pour le désespéré au bord du grand abîme
Vaine est l'aube la nuit le crépuscule
Le temps que le rabâche écule
Mais pour moi qui fut un jour ainsi
Je chante pour demain et pour aujourd'hui
Balayant de mes doigts les cordes de mandoline
Mon ode éternelle à Mélusine

Table des matières

Page de garde	1
Préface	3
Animalcules	7
“ <i>Les glaces du sud...</i> ”	9
Oùï-dire	10
Vous m’en direz tant !	11
Capté par la chair	12
Cirrus	14
Plus fort que tous	16
Va lance va	17
Aiguillage maudit	18
Scabre	19
Les cursives obscures	21
Jeu lointain	26
Eux	30
Une coupe d’ombre	32

Nada	35
Mercredi	37
Monde demi-plans	39
“ <i>Les nymphes s'accrochent aux algues...</i> ”	41

Dégoûts **43**

Aube d'une année neuve	45
Claustrophobie	47
Poèmes d'obscurité	49
Les nuages courent à l'ouest	52
Une belle fresque sociale	54
Echangerait air vicié contre oxygène	56
Préoccupation de fable	59
Combat	61
Re-dégringolade	62
“ <i>Les atroces monsieurs se gargarisent...</i> ”	64
L'épopée de la vie formative	65
Figure XII	66
Déception	67
Kônan galactique	69
Incertitude	71
“ <i>Un problème qui gêne...</i> ”	72
Hypothétique changement	73
Troupeau	76

Souvenirs **77**

Mort	79
Décision ?	82
La modification	83

Loin de toi	87
Chant pour Mélusine	89

<http://www.oreditions.com>
<http://www.1001nuits.org>

Ce livre a été mis en page avec L^AT_EX.

